

ENTRE LE SIGNIFIANT ET LA LETTRE*

Charles Melman

J'avais engagé la dernière fois des remarques sur le problème de la distinction du signifiant et de la lettre. Mercredi (hier), j'ai eu enfin entre les mains le livre que vient de faire paraître Jean-Claude Milner, qui s'intitule *L'oeuvre claire*¹, et dont je serai, je pense, amené à vous reparler parce que c'est un livre qui mérite notre attention et nos remarques.

Voilà ce que Jean-Claude Milner écrit page 128 à propos de cette distinction: "*Or, la lettre n'est pas le signifiant. Leur distinction a pu demeurer brouillée*" dans la première approche faite par Lacan, en particulier *L'instance de la lettre*.

C'est ce que je vous avais fait remarquer. Bien!

Cette distinction *s'accentue et se parfait au cours du second classicisme* — Il distingue deux périodes chez Lacan, un "premier" et un "second classicisme" — (voir notamment le séminaire XX). "En voici les éléments principaux. Le signifiant n'est que relation: il représente pour et il est ce pour quoi ça représente: la lettre entretient certes des relations aux autres lettres, mais elle n'est pas que relations. N'étant que relation de différence, le signifiant est sans positivité; mais la lettre est positive dans son ordre. La différence signifiante étant antérieure à toute qualité, le signifiant est sans qualités; la lettre est qualifiée (elle a une physionomie... — Je suppose qu'il veut dire "une forme" — ... un support sensible, un référent, etc.). Le signifiant n'est pas identique à soi, n'ayant pas de soi à quoi une identité puisse le relier; mais la lettre, dans le discours où elle prend place, est identique à elle-même".

Hein! Vous voyez, nous sommes à peu près, là-dessus, d'accord, c'est ce que je vous avais raconté la dernière fois.

"Le signifiant étant intégralement défini par sa place systémique, il est impossible de le déplacer — Sa "place systémique", je suppose que c'est son cas — mais il est possible de déplacer une lettre; aussi l'opération littérale par excellence relève-t-elle de la permutation (témoin, la théorie des quatre discours). Pour la même raison, le signifiant ne peut être détruit: tout au plus, peut-il 'manquer à sa place'; mais la lettre, avec ses qualités et son identité, peut être raturée, effacée, abolie. Nul ne peut refermer la main sur un signifiant, puisqu'il n'est que par un autre signifiant; mais la lettre est maniable, sinon empoignable".

ENTRE EL SIGNIFICANTE Y LA LETRA*

Charles Melman

La última vez introduje observaciones sobre el problema de la distinción del significante y la letra. El miércoles (ayer), tuve al fin en mis manos el libro que acaba de publicar Jean-Claude Milner, titulado *"L'oeuvre claire"* (La obra clara)¹ y del cual, yo pienso que les hablaré nuevamente porque es un libro que merece nuestra atención y nuestras observaciones.

He aquí lo que Jean-Claude Milner escribe en la página 128 con respecto a esa distinción: "Pues bien, la letra no es el significante. Su distinción ha permanecido enredada..." en el primer enfoque hecho por Lacan, en particular *La instancia de la letra*.

Es lo que les hice notar. Bueno!

Esa distinción "se acentúa y se perfecciona en el segundo..." classicismo — El distingue dos períodos en Lacan, un "primer" y un "segundo classicismo" — (ver principalmente el Seminario XX). "He aquí los elementos principales. El significante no es sino relación: él representa para y él es eso por lo cual ello(ça) representa; ciertamente la letra mantiene relaciones con otras letras, pero ella no es sólo relaciones. No siendo sino relación de diferencia, el significante no tiene positividad; pero la letra es positiva en su orden. Siendo la diferencia signifiante anterior a toda cualidad, el significante no tiene cualidades; la letra está calificada (tiene una fisonomía...) — Supongo que él quiere decir "una forma" — "...un soporte sensible, un referente, etc.). No teniendo sí mismo al cual se le pueda unir una identidad, el significante no es idéntico a sí mismo; pero la letra, en el discurso en donde ella toma lugar es idéntica a ella-misma.

Eh! Ustedes ven, estamos poco más o menos de acuerdo con eso. Es lo que les contaba la última vez.

"Estando el significante completamente definido por su lugar sistémico, es imposible desplazarlo..." — Su "lugar sistémico", supongo que es su caso — "...pero es posible desplazar una letra; lo mismo que la operación literal por excelencia se desprende de la permutación (testigo, la teoría de los cuatro discursos). Por la misma razón, el significante no puede ser destruido: a lo sumo puede 'faltar en su lugar'; pero la letra, con sus cualidades e identidad, puede ser tachada, borrada, abolida. Nadie puede echar

* Séminaire 94-95 "Retour à Schreber, 16 mars 1995. Titre convenu avec Charles Melman pour cette publication. Traduction Iris Sánchez.

* Seminario 94-95 "Retorno a Schreber", 16 de marzo de 1995. Título convenido con Charles Melman para esta publicación. Traducción Iris Sánchez.

Et il cite une phrase de Lacan qui désigne là la formule de la gravitation universelle: «Cet écrit [c'est] ce qui se résume à ces cinq petites lettres écrites au creux de ma main». Autrement dit un phénomène comme la gravitation universelle, ce sont «ces cinq petites lettres écrites au creux de ma main».

"Étant déplaçable et empoignable, la lettre est transmissible; par cette transmissibilité propre, elle transmet ce dont elle est, au sein d'un discours, le support; un signifiant ne se transmet pas et il ne transmet rien: il représente, au point des chaînes où il se rencontre, le sujet pour un autre signifiant. Le signifiant n'est pas d'institution; qu'on le dise arbitraire (Saussure) ou contingent (Lacan), ce n'est certes pas équivalent, mais importe peu au regard de ce qui est dit dans les deux cas: que le signifiant n'a pas de raison d'être comme il est, et tout d'abord parce qu'il n'est pas comme il est; parce qu'il n'a pas d'identité à soi; parce qu'il n'a pas de soi; parce que tout soi est réflexif et que le signifiant ne saurait être réflexif, sans être aussitôt son propre second et un autre signifiant..." -C'est bientôt terminé... *"La lettre, au contraire relève toujours d'une déclaration; en ce sens, elle a toujours une raison d'être ce qu'elle est, si même cette raison est une pure et simple décision; c'est pourquoi elle ressortit toujours à un discours"*.

Il cite une phrase de Lacan dans le Séminaire XX:

«La lettre radicalement est effet de discours»

"Elle n'est rien sans les règles qui contraignent son maniement, mais ces règles étant données, chaque lettre est ce qu'elle est, comme elle est; la réflexivité lui est permise; elle a un soi. Or les règles du maniement [de la lettre] peuvent se dire".

Et il cite encore Lacan dans le Séminaire XX:

«L'écrit [...] ne subsiste que si j'emploie à le présenter la langue dont j'use.»

Autrement dit l'écrit ne subsiste que si je dis quelles sont les règles que j'applique au maniement de la lettre.

"...celui qui les dit [ces règles] occupe par là même, le temps qu'il les dise, la position d'un maître du jeu des lettres, sinon d'un inventeur: Palamède ou Cadmos, Claude ou Saint Cyrille. Il n'y a pas de maître des signifiants; il n'en est pas d'inventeur (hormis Dieu si ce genre de chose existait).

"En langage d'école, le signifiant relève de la seule instance S; mais la lettre noue R, S et I, qui sont mutuellement hétérogènes. Aussi, tout ce qui concerne le signifiant se dira dans un vocabulaire de la chaîne et de l'altérité. Ramené à son squelette, tout ce qui concerne le signifiant, il se ramènera à un S1 (un signifiant), S2 (un autre signifiant); $\$$ (le sujet barré par le battement de S1 à S2); a (ce qui tombe par l'effet de la barre). Mais tout ce qui concerne la lettre se dira dans un vocabulaire de la rencontre, du coïncage, du contact, de l'entre-deux".

Vous voyez, tout ce qui concerne la lettre, ce n'est plus là S1 à S2, a, $\$$ (ces formules ne sont plus squelette) mais se dira dans un vocabulaire de la rencontre, du coïncage, du contact, de l'entre-deux.

"Ces vocabulaires sont multiples: la géométrie de la ligne, la topologie, la logique des quantificateurs ont pu servir tour à tour. Elles ont servi notamment à articuler la doctrine du

mano a un significante, puesto que él no es sino por otro significante; pero la letra es manejable, si no empuñable".

Y cita una frase de Lacan que designa la fórmula de la gravitación universal: "Ese escrito [es] lo que se resume en esas cinco letritas escritas en el hueco de mi mano..." Dicho de otra manera un fenómeno como la gravitación universal, son "esas cinco letras escritas en el hueco de mi mano".

"Siendo desplazable y empuñable, la letra es transmisible; por esa transmisibilidad propia, ella transmite lo que es en el seno de un discurso, el soporte; un significante no se transmite y no transmite nada: él representa, en el punto de las cadenas en donde se encuentra, al sujeto para otro significante. El significante no es de institución; que se lo diga arbitrario (Saussure) o contingente (Lacan) no es ciertamente equivalente, pero importa poco con respecto a lo que es dicho en los dos casos: que el significante no tiene razón de ser como es, y en primer lugar, porque no es como es; porque no tiene identidad en sí; porque no tiene sí-mismo; porque todo sí-mismo es reflexivo y porque el significante no podría ser reflexivo sin ser en seguida su propio segundo y otro significante..." -Termina pronto- *"La letra, al contrario, compete siempre a una declaración; en ese sentido, ella tiene siempre una razón de ser lo que es, aunque esta razón es una pura y simple decisión, es por eso que resulta siempre de un discurso"*.

Cita una frase de Lacan del Seminario XX:

"La letra es radicalmente efecto de discurso"

"Ella no es nada sin las reglas que obligan su manejo, pero dadas esas reglas, cada letra es lo que es, como es; la reflexividad le está permitida; ella tiene un sí-mismo. Ahora bien, las reglas del manejo [de la letra] pueden decirse".

Y cita otra vez a Lacan en el Seminario XX:

"El escrito [...] sólo subsiste si al presentarlo yo empleo la lengua de la cual me valgo".

Dicho de otra manera, el escrito sólo subsiste si digo cuáles son las reglas que aplico en el manejo de la letra.

"...aquel quien las dice [las reglas] ocupa por eso mismo, el tiempo en que las dice, la posición de un amo del juego de las letras, si no de un inventor: Palamedes o Cadmo, Claudio o San Cirilo. No hay amo de los significantes; no hay inventor (salvo Dios, si esa clase de cosas existiera).

"En lenguaje de escuela, el significante depende de la sola instancia S; pero la letra anuda R.S. e I., los cuales son mutuamente heterogéneos. Además todo lo que concierne al significante se dirá en un vocabulario de la cadena y de la alteridad. Reducido a su esqueleto, todo lo que concierne al significante se reducirá a un S1 (un significante), S2 (otro significante); $\$$ (el sujeto tachado por la pulsación de S1 a S2); a (lo que cae por efecto de la barra). Pero todo lo que concierne a la letra se dirá en un vocabulario del encuentro, del atrancamiento, del contacto, del entre dos".

Ustedes ven, todo lo que concierne a la letra, ya no es ahí S1 a S2, a, $\$$ (esas fórmulas no son ya esqueleto) pero se dirá en un vocabulario del encuentro, del atrancamiento, del contacto, del entre dos.

"Esos vocabularios son múltiples: la geometría de la línea, la topología, la lógica de los cuantificadores han podido servir por turno. Han servido, sobre todo, para articular la

mathème, en tant précisément que le mathème ressortit à la lettre.

□

Voilà ce que je souhaitais vous lire et qui, je pense, aura pour vous cet effet fascinant et dramatique, qui consiste à voir de quelle manière la meilleure perspective n'évite pas cependant l'erreur. Ce n'est pas ce que je vais vous développer là ce soir, ce n'est pas ce qui nous intéresse, je reprends simplement, et je suis évidemment *a priori* content de la voir confirmée dans ce livre, cette distinction: la lettre, elle, est effectivement identique à elle-même, encore que, comme le remarque Milner, il est difficile de dire que ce ne soit pas la relation qui la caractérise.

Mais je reprendrai pour vous ce livre de Milner qui assurément vaut la peine et, je suppose, ne manquera pas de vous impressionner, et je serais très heureux d'entendre vos remarques à son propos et la manière dont justement vous saurez faire la distinction entre la richesse et la justesse de ce livre, et les endroits où d'une manière qui d'un point de vue épistémologique doit nous interpeller, d'une phrase à l'autre, il y a une bascule qui opère et fait qu'on est brusquement, sans s'y attendre, plongé dans l'erreur...

- Par exemple, pour vous en donner ici seulement un échantillon, peut-on dire que le signifiant est sans qualités? Peut-on même dire qu'il n'a pas de soi, puisque sa qualité, la qualité que nous lui reconnaissons est fondatrice puisqu'elle est celle du trait unaire; c'est bien là sa qualité, c'est cette qualité qui va lui permettre évidemment de supporter toutes celles dont nous voudrions constituer le chatoiement de notre monde. Mais enfin, ce trait unaire, c'est bien ce qui constitue ce soi. Et on ne peut pas dire même que, dans cette perspective, le signifiant n'est ni positivité, ni réflexivité, si effectivement nous le ramenons à ce qu'il en est de sa positivité: n'être qu'un trait unaire.

Et de le ramener à cette qualité nous permet du même coup de saisir, ce que vous n'aurez pas en tout cas dans ce paragraphe, ce qui le distingue radicalement, effectivement, de la lettre. J'essayais la dernière fois de vous le faire valoir, en réévoquant ce que Lacan appelle l'incommensurabilité entre le signifiant et l'objet *a*. Mais je crois que maintenant, nous commençons bien à la saisir car si la lettre (comme j'ai essayé de le faire valoir bien que cela ne se trouve pas, me semble-t-il, de façon explicite chez Lacan) si la lettre ne s'individualise, ne prend corps, ne prend justement cette positivité singulière de n'être que l'effet de la césure, du fait que dans la chaîne sonore, il se trouvera un élément phonématique qui pour des raisons que nous connaissons se trouvera retranché, se trouvera tombé dans les dessous.

Et ce que j'essayais d'évoquer pour vous, c'était que de cette manière venait à se constituer un monde de lettres, avec effectivement cette positivité qu'elles prennent de trouver leur lieu dans le réel. C'est-à-dire du même coup de ne plus se trouver fondées par ce qui autoriserait un autre jeu que simplement celui de leur contiguïté. L'admirable de l'inconscient, c'est bien qu'il n'a d'autre matérialité que cette contiguïté de lettres qui ne connaissent aucune ponctuation.

- Alors, me direz-vous, pas du tout! puisque Freud montre bien comment la ponctuation peut se donner à entendre

doctrina del matema, en tanto precisamente el matema resulta de la letra".

□

He ahí lo que quería leerles y lo cual, pienso, tendrá para ustedes ese efecto fascinante y dramático, que consiste en ver de qué manera la mejor perspectiva no evita sin embargo el error. No es lo que les voy a desarrollar esta noche, no es eso lo que nos interesa, retomo simplemente y, evidentemente *a priori*, estoy contento de verla confirmada en ese libro, esta distinción: la letra es efectivamente idéntica a ella-misma, aunque, como lo anota Milner, es difícil decir que no sea la relación lo que la caracteriza.

Pero volveré a tomar para ustedes ese libro de Milner que seguramente vale la pena y, supongo, no dejaré de impresionarlos; estaré muy feliz de oír sus observaciones al respecto y la manera en la cual justamente ustedes podrán hacer la distinción entre la riqueza y la exactitud de ese libro, y los lugares en donde de una manera que desde un punto de vista epistemológico debe interpelarnos, de una frase a otra, hay una báscula que opera y hace que uno esté bruscamente, y sin esperarlo, sumergido en el error...

- Por ejemplo, para darles solamente una muestra, se puede decir que el significante no tiene cualidades? Se puede decir aún que no tiene sí-mismo, ya que la cualidad que nosotros le reconocemos es fundadora, puesto que ella [la cualidad] es la del rasgo unario? Esa es su cualidad, es esa cualidad lo que le permitirá evidentemente soportar todas aquellas con las cuales querremos constituir el tornasol de nuestro mundo. Pero en fin, ese rasgo unario, es lo que constituye ese sí-mismo. Y no se puede decir que, en esta perspectiva, el significante no es ni positividad, ni reflexibilidad, si efectivamente lo reducimos a lo que él es en su positividad: no ser sino un rasgo unario.

Y reducirlo a esa cualidad nos permite al mismo tiempo captar, lo que no tendrán en todo caso en ese párrafo, lo que lo distingue radicalmente de la letra. Intenté la última vez hacérselos valer, volviendo a evocar lo que Lacan llama la incommensurabilidad entre el significante y el objeto *a*. Pero creo que ahora, comenzamos a captarlo bien, pues si la letra (como traté de hacerlo valer aunque no se encuentra, me parece, de manera explícita en Lacan) si la letra no se individualiza, no toma cuerpo, no toma justamente esa positividad singular de ser sólo un efecto de la cesura, por el hecho de que en la cadena sonora, se encontrará un elemento fonemático el cual por razones que conocemos se hallará sustraído, caído en las interioridades².

Trataba de evocar para ustedes que, de esta manera venía a constituirse un mundo de letras, efectivamente con esa positividad que adquieren [las letras] por encontrar su lugar en el real. Es decir, al mismo tiempo ya no se encuentran fundadas por lo que autorizaría otro juego sino simplemente el de su contiguïdad. Lo admirable del inconsciente es que no hay otra materialidad sino esa contiguïdad de letras, las cuales no conocen ninguna puntuación.

- Entonces, me dirán ustedes, de ninguna manera! puesto que Freud muestra bien cómo la puntuación puede darse a entender en el sueño, cómo tal elemento podrá ser entendido como punto final... y aquí paso a otra cosa.

dans le rêve, comment tel élément pourra être entendu comme point final... et ici, je passe à autre chose.

Mais cette ponctuation-là n'appartient pas, à proprement parler, à la matérialité de l'inconscient. Elle appartient au processus qui, avec ce matériel de l'inconscient, articule ce qui aurait à être entendu par quelque locuteur s'il était là pour dresser l'oreille. C'est donc l'adresse qui s'organise avec une ponctuation. Mais l'inconscient lui-même, cette ponctuation, il ne peut l'avoir en quelque sorte que si elle a été l'effet d'une césure. Nous pouvons imaginer effectivement que dans telle circonstance, c'est la ponctuation elle-même qui s'est trouvée tomber dans les dessous mais elle ne fonctionnera pas dans l'inconscient comme ponctuation, elle fonctionnera comme un signe, comme une lettre sans doute égale aux autres, ou comme un corps égal aux autres.

Donc l'inconscient constitué par cette chaîne littérale qui ne connaît point de ponctuation et qui ne connaît point la césure.

□

C'est un domaine que nous aurions à développer, parce que cet inconscient, c'est ce que nous appelons le savoir du corps.

Et on s'adresse aujourd'hui de plus en plus, pour valider aussi bien une opinion qu'une conduite, voire une éthique, on s'adresse à ce qu'il en serait de la sagesse du corps. Autrement dit, "puisque ça me fait du bien, c'est que c'est bon. Et je n'ai à en reconnaître l'admissibilité dans le champ du symbolique que tout simplement parce que ça me fait du bien. Et mon opinion vaut la vôtre, puisque la mienne, en tous cas, me réjouit tandis que la vôtre, elle m'attriste; donc, vous pouvez vous la ranger, la vôtre..."

Et c'est tout ce mouvement qui fait aussi bien que ce qu'on appelle les doctrines sont mal vues, c'est tout à fait démodé. La doctrine qui n'est jamais qu'un corps constitué du savoir, et toujours, lui, organisé non seulement par la ponctuation, mais par une limite. Une doctrine c'est toujours organisé par ce qui est à admettre et ce qui est à rejeter. Une doctrine, c'est toujours ce qui dit ce qui est bon et ce qui est mauvais, une doctrine a toujours d'une certaine manière un rapport avec l'éthique, une doctrine, c'est évidemment du côté du signifiant maître. Mais aujourd'hui, nous en serions libérés, et donc pleinement autorisés à faire valoir (chacun d'entre nous) ce qu'il en est du savoir de son corps...

Cette prévalence accordée au savoir du corps, cette responsabilité qui lui est déléguée de décider du bien et du mal, de la conduite, etc., cette responsabilité a des conséquences cliniques absolument criantes.

Je passe évidemment sur les conséquences dans le champ politique, mais vous pourriez, si vous vouliez faire attention, les observer dans les singularités des débats actuels où effectivement ce sont ce qu'on appelle les opinions fort subjectives qui à la fois décident, en même temps qu'on voit bien la réticence de nos candidats à se faire valoir à partir de ce qui serait une doctrine.

Mais les conséquences cliniques qui, elles, nous intéressent plus immédiatement, sont par exemple dans le champ de la toxicomanie. La toxicomanie est évidemment une règle de conduite qui se réclame de ce grand principe: à partir du moment où le corps trouve que ceci est bon pour

Pero, hablando apropiadamente, esa puntuación no pertenece a la materialidad del inconsciente. Ella pertenece al proceso que articula, con ese material del inconsciente, lo que habrá de ser entendido por algún locutor si estuviera ahí para parar las orejas. Por ende es la dirección la que se organiza con una puntuación. Pero el inconsciente mismo no puede tener de alguna manera esa puntuación sino cuando ella ha sido el efecto de una cesura. Podemos imaginar efectivamente que, en tal circunstancia, es la puntuación misma la que se encontró caer en las interioridades, pero ella no funcionará en el inconsciente como puntuación, funcionará como signo, como una letra sin duda igual a otras, o como un cuerpo igual a otros.

Luego el inconsciente está constituido por esta cadena literal que no conoce puntuación y que no conoce la cesura.

□

Es un aspecto que debemos desarrollar, porque ese inconsciente, es lo que llamamos el saber del cuerpo.

Hoy día uno se dirige cada vez más, para validar tanto una opinión como una conducta, es decir una ética, uno se dirige a lo que sería la sabiduría del cuerpo. Dicho de otra manera, "puesto que eso me hace bien, es bueno. Y no tengo que reconocer la admisibilidad en el campo simbólico sino porque sencillamente eso me hace bien. Y mi opinión vale tanto como la suya, puesto que la mía, en todo caso, me regocija, mientras que la suya, me entristece; entonces usted puede guardarse la suya!..."

Todo ese movimiento hace también que, lo que uno llama las doctrinas, sean mal vistas, estén completamente pasadas de moda. La doctrina, no es sino un cuerpo constituido del saber, el cual está siempre organizado, no sólo por la puntuación sino por un límite. Una doctrina está siempre organizada por lo que se debe admitir y por lo que se debe rechazar, es siempre lo que es bueno y lo que es malo, en cierta manera, en relación a una ética, una doctrina está evidentemente del lado del signifiante amo. Pero hoy día estaríamos liberados y por ende plenamente autorizados en hacer valer (cada uno de nosotros) lo que es del saber de su cuerpo.

Esta prevalencia otorgada al saber del cuerpo, esa responsabilidad que le está delegada para decidir del bien y del mal, de la conducta, etc., esa responsabilidad tiene consecuencias clínicas absolutamente patentes.

Paso evidentemente por encima las consecuencias en el campo político, pero ustedes podrán estar atentos, si quieren, observarlas en las singularidades de los debates actuales donde efectivamente son eso que uno llama las opiniones muy subjetivas, las que a su vez deciden, al mismo tiempo que uno ve bien la reticencia de nuestros candidatos a hacerse valer a partir de lo que sería una doctrina.

Pero las consecuencias clínicas, las que nos interesan más inmediatamente, están por ejemplo en el campo de la toxicomanía. La toxicomanía es evidentemente una regla de conducta que reclama para sí ese gran principio: a partir del momento en que el cuerpo encuentra que ésto es bueno para él, pues bien, no puede haber ningún motivo válido en el campo de ese mundo para hacer que se justifique alguna oposición contra esa gestión. Así es como razonan los toxicómanos. Qué quieren ustedes decir con eso de contra? Todo lo que ustedes digan es absurdo, no

lui, eh bien, il ne peut y avoir aucun motif valable dans le champ de ce monde pour faire que quelque opposition se justifie contre cette démarche. Et c'est bien comme cela que raisonnent les toxicomanes. Qu'est-ce que vous voulez dire, là contre? Tout ce que vous direz est absurde, n'a pas place, non seulement n'a pas prise mais n'a pas place.

Nous avons ici et grâce à Marcel Czermak, longuement débattu de la question du transsexualisme: savoir si d'abord nous avons affaire à une psychose ou pas, et ensuite s'il était légitime d'autoriser un transsexuel à opérer un changement de sexe anatomique et civil, puisque je crois bien que dans notre législation, c'est maintenant autorisé.

J. Périn: En jurisprudence, pas dans des lois...

C. M.: En jurisprudence, il y a donc des juges qui l'ont autorisé...

J. P.: Tout à fait, la Cour de Cassation!

C.M.: Or c'est superbe, ça! Pourquoi? Mais qu'est-ce qui se passe dans le transsexualisme? Exactement ce que je suis en train de vous raconter: il est des personnes qui disent que le savoir de leur corps leur démontre qu'elles sont de tel ou tel sexe. Dans ce cas présent, c'est d'un sexe contraire non seulement au sexe anatomique mais au sexe de l'état civil. Et dans la mesure où le savoir de leur corps le leur enjoint, elles n'ont pas d'autre recours que de le faire reconnaître.

Poser la question de cette manière relance pour nous le débat sur la conduite que nous pourrions avoir à adopter. Devons-nous effectivement célébrer la primauté de ce savoir du corps? Ou faire l'objection suivante qui d'ailleurs n'est pas d'ordre éthique mais d'ordre économique; dans cette démarche, nous rencontrons le paradoxe suivant, d'ordre neurophysiologique. Il est indubitable que dans ce type d'abord du monde, le produit estimé bon peut, à des moments imprévisibles, se retourner, avoir des effets qui basculent parfaitement, et se révéler au contraire mauvais. La neurophysiologie nous enseigne à cette occasion cela que, ça aussi, c'est pour nous important et intéressant, cette sagesse du corps n'empêche pas que le même produit puisse avoir des effets physiologiques paradoxaux. Il est tout à fait fréquent que dans des circonstances qu'un toxicomane ne saura pas maîtriser -et qu'il attribuera à la mauvaise qualité du produit ou à Dieu sait quoi-telle prise ou telle injection aura non pas les effets bénéfiques habituels mais des effets catastrophiques, cauchemardesques, pénibles, etc.

Ce qui nous rappellerait ceci: la question de ce qui est bon et de ce qui est mauvais n'est pas livrée à la sagesse du corps. La sagesse du corps —cet inconscient dont j'évoquais tout à l'heure la matérialité comme étant une chaîne littérale sans ponctuation ni césure— est organisée effectivement par un grand savoir, puisqu'elle en est l'effet. Ce savoir, c'est effectivement celui de l'orthodoxie, de l'ὀρθοδοξία. Elle est l'effet d'une césure, c'est-à-dire de ce qui est attribué à l'intervention phallique, à l'injonction phallique. Et nous savons que ce savoir du corps, effectivement, est dépositaire de ce bon sens, celui que représente la jouissance phallique. Certes!

Mais ce savoir du corps néanmoins ne saurait suffire, puisque la décision de ce qui est bon ou de ce qui est

tiene lugar, no solamente no tiene asidero sino no tiene lugar.

Hemos debatido largamente aquí, y gracias a Marcel Czermak, la cuestión del transsexualismo: primero saber si estábamos o no frente a una psicosis, y luego si era legítimo autorizar a un transsexual a efectuar un cambio de sexo anatómico y civil, puesto que, yo creo, que en nuestra legislación está ahora autorizado.

J. Périn: En jurisprudencia, no en las leyes...

C.M.: En jurisprudencia, entonces hay jueces que lo han autorizado...

J.P.: Completamente, la Corte de Casación!

C.M.: Pues bien eso es soberbio! Por qué? Pero, qué pasa en el transsexualismo? Exactamente lo que estoy contando: hay personas que dicen que el saber de sus cuerpos les demuestra que ellas son de tal o tal sexo. En el presente caso, es de un sexo contrario no solamente al sexo anatómico sino al sexo del estado civil y en la medida en que el saber de sus cuerpos se lo ordena, no tienen otro recurso sino hacerlo reconocer.

Plantear la cuestión de esta manera, vuelve a lanzar el debate sobre la conducta que podríamos tener que adoptar. Debemos nosotros efectivamente celebrar la primacía de ese saber del cuerpo? O hacer la siguiente objeción, la cual además no es de orden ético sino económico. En esta gestión encontramos la siguiente paradoja, de orden neurofisiológico. Es indudable que en ese tipo de acceso al mundo, el producto estimado como bueno puede, en momentos imprevisibles, cambiar por completo, tener efectos que basculan perfectamente, y al contrario revelarse malos. La neurofisiología nos enseña en ese caso que -eso también es importante e interesante para nosotros- esa sabiduría del cuerpo no impide que el mismo producto pueda tener efectos fisiológicos paradójicos. Es del todo frecuente que, en las circunstancias en que un toxicómano no pudiera controlar -y que él atribuirá a la mala calidad del producto o Dios sabe qué- tal toma o tal inyección tendrá no los efectos benéficos habituales sino efectos catastróficos, de pesadillas, penosos, etc.

Esto nos recordaría lo siguiente: la cuestión de lo que es bueno o de lo que es malo no está encargada a la sabiduría del cuerpo. La sabiduría del cuerpo -ese inconsciente cuya materialidad evocaba hace un rato como siendo una cadena literal sin puntuación ni cesura- está organizada efectivamente por un gran saber, puesto que ella [la sabiduría] es el efecto de él [el saber]. Ese saber, es efectivamente el de la ortodoxia, de la ὀρθοδοξία. Esta es el efecto de una cesura, es decir, de lo que es atribuido a la intervención fálica, a la exhortación fálica. Y sabemos que ese saber del cuerpo, efectivamente, es depositario del sentido común, aquel que representa el goce fálico.

Ciertamente!

Pero ese saber del cuerpo, sin embargo, no podrá ser suficiente, puesto que la decisión de lo que es bueno o de lo que es malo se hace primero en un campo que no es el del saber del cuerpo puesto que es el campo, precisamente, de la doctrina, el campo del significante amo. Es ese campo el que llega a organizar el saber del cuerpo. Lo que quiere decir, que en última instancia, ese saber del cuerpo el cual seguramente sabe bastante más que lo que cada uno de nosotros puede adquirir, agotar, abarcar -hay

mauvais s'est faite d'abord dans un champ qui n'est pas celui du savoir du corps puisque c'est le champ, justement, de la doctrine, le champ du signifiant maître. C'est ce champ-là qui est venu organiser le savoir du corps. Ce qui veut dire qu'en dernier ressort, ce savoir du corps qui assurément en sait bien plus que ce que chacun de nous peut en acquérir, en épuiser, en brasser, -c'est le cas de le dire- ce savoir du corps néanmoins, dans sa détermination de ce qui est bon et mauvais, est lui-même le produit d'une décision qui s'est faite ailleurs, au niveau du signifiant maître. De telle sorte que la reconnaissance du bon et du mauvais se fera bien moins par l'exercice de la physiologie corporelle que par la décision signifiante.

□

Et c'est pourquoi aussi, dire que «le signifiant est sans qualités», est une démarche dont le radicalisme est beaucoup trop rapide. Car il sera facile de voir que la gamme des signifiants qui s'imposent à nous se situe très aisément dans cette perspective: ils s'étalent sur l'éventail d'un dispositif qui sans cesse étalonne leurs qualités. Ce n'est pas du tout la même chose si je dis "celui-là, c'est un homme" ou "celui-là, c'est un zozo". C'est pourtant le même qui est désigné... Dire donc que le signifiant est sans qualités est du même coup rapide et discutable. Mais il y a plus, et qui nous intéresse, nous, davantage. C'est toujours cette question de l'incommensurabilité entre le signifiant et la lettre, entre le un, -car c'est bien de cela dont il est question- et la lettre. Et que nous pouvons enfin comprendre si effectivement, la lettre ayant pour champ le réel, son espace se situe bien entre zéro et un, sans que, ces limites, elle puisse jamais les atteindre.

Ce type d'organisation nous rappelle pourquoi il n'y a pas d'autre relation entre les lettres qu'une relation de contiguïté. Lorsque vous prenez la *Traumdeutung*, ce qui est absolument merveilleux, c'est le livre le plus stimulant et rafraîchissant qu'il puisse y avoir, lorsque vous voyez Freud étudier tous les procédés rhétoriques de l'inconscient, vous constatez finalement ceci: ils n'ont tous qu'un seul moyen, c'est la contiguïté. Aussi bien la similitude, par exemple, que le renversement, l'opposition, l'affirmation que la négation, les divers procédés rhétoriques que nous connaissons n'ont d'autre moyen d'expression dans l'inconscient que par la contiguïté. Il n'y en a pas d'autre! C'est parce qu'un élément vient après l'autre qu'il y a entre eux un lien qu'il vous revient de déchiffrer correctement.

Mais vous comprenez aussi du même coup pourquoi, à cause de cette organisation, il n'y a pas de contradiction dans l'inconscient. Pour qu'il y en ait une, il faudrait qu'il y ait, dans cette chaîne, une limite, et quelque chose qui soit un principe d'exclusion, qui dise 'ceci est admissible' et 'ceci est à rejeter', 'ceci est oui' et 'ceci est non'. Mais dans l'inconscient, il n'y a ni oui, ni non. Et donc du même coup, bien sûr! il n'y a pas de contradiction dans l'inconscient. C'est bien pourquoi nous sommes nous-mêmes tellement livrés, dans nos conduites et ce qu'on appelle nos raisonnements, si facilement et sans nous faire de souci, à toutes les contradictions que vous voudrez.

Le fait majeur, et Lacan, si je me souviens bien, le dit parfaitement, c'est que l'existence de l'inconscient suppose qu'il y a de l'écriture, même si nous avons affaire à une population sans écriture. Il y a une écriture et, du même coup, une lecture puisque ces éléments introduits dans l'inconscient ne manqueront pas de resurgir dans la chaîne

que decirlo... -ese saber del cuerpo sin embargo, en su determinación de lo que es bueno y es malo, es él mismo, el producto de una decisión que se toma en otro lugar, a nivel del signifiante amo. De tal manera que el reconocimiento de lo bueno o de lo malo se hará menos por el ejercicio de la fisiología corporal que por la decisión del signifiante.

□

Es por eso también que decir que, "el signifiante no tiene cualidades", es una gestión cuyo radicalismo es demasiado rápido. Porque será fácil ver que la gama de significantes que se nos imponen se sitúa muy fácilmente en esta perspectiva: se despliegan sobre el abanico de un dispositivo que marca sin cesar sus cualidades. No es para nada la misma cosa si yo digo "aquél es un hombre" o "aquél es un rayado". Es sin embargo el mismo quien es designado... Decir entonces que el signifiante no tiene cualidades es al mismo tiempo rápido y discutible.

Pero hay más, lo cual nos interesa aún más a nosotros. Es todavía esa cuestión de la incommensurabilidad entre el signifiante y la letra, entre el uno, pues es de eso de lo que se trata, y la letra. Y que podemos al fin comprender si efectivamente, la letra teniendo por campo el real, su espacio se sitúa entre el cero y el uno sin que ella pueda jamás alcanzar sus límites.

Este tipo de organización nos recuerda por qué no hay otra relación entre las letras sino una relación de contigüidad. Cuando ustedes toman la *Traumdeutung*, es absolutamente maravilloso, es el libro más estimulante y refrescante que puede haber, cuando ustedes ven a Freud estudiar todos los procedimientos retóricos del inconsciente, constatan finalmente esto: todos ellos no tienen sino un único medio, la contigüidad. Tanto la similitud, por ejemplo, como la inversión, la oposición, la afirmación como la negación, los diversos procedimientos retóricos que conocemos no tienen otro medio de expresión en el inconsciente sino por la contigüidad. No hay otro! Es porque un elemento viene después del otro que, hay entre ellos un lazo que les regresa para decifrar correctamente. Pero ustedes comprenden también al mismo tiempo, porqué debido a esa organización no hay contradicción en el inconsciente. Para que haya una, sería necesario que haya en esa cadena, un límite, y algo que sea un principio de exclusión, que diga 'esto es admisible' y 'esto hay que rechazar', 'esto es sí' y 'esto es no'.

Pero en el inconsciente, no hay ni sí ni no. Y por ende al mismo tiempo, por supuesto! no hay contradicción en el inconsciente. Es por eso que nosotros mismos estamos tan entregados a todas las contradicciones que ustedes quieran, tan fácilmente y sin preocupaciones, en nuestras conductas y en lo que llamamos nuestros razonamientos. El hecho principal, y Lacan, si yo me acuerdo bien, lo dice perfectamente: que la existencia del inconsciente implica que hay una escritura, aunque estemos frente a una población sin escritura.

Hay una escritura y por esa razón, una lectura; puesto que esos elementos introducidos en el inconsciente no fallarán en resurgir en la cadena hablada y, por ende en ofrecerse a una lectura. Es por eso que, como hemos hablado con los psicoanalistas de niños, con Jean Bergès por ejemplo, en otras circunstancias, es evidente que un niño, *a priori*, sabe leer forzosamente el verdadero problema está en saber por qué él [el niño] se haya así impedido, -aquí hay

parlée et donc de s'offrir à la lecture. Et c'est bien pour cela, comme il nous est arrivé d'en parler avec les psychanalystes d'enfants, avec Jean Bergès par exemple dans d'autres circonstances, il est évident qu'un enfant, a priori, sait forcément lire; le vrai problème étant de savoir pourquoi il est ainsi empêché -c'est là que la question devient évidemment intéressante- de donner à cette faculté qu'il a cette expression figurée qui est la nôtre.

□

Ceci nous amène encore à cette autre considération qui est la distinction des effets de la parole et de l'écrit. Alors vous verrez qu'il y a au début du livre de Jean-Claude Milner (que je vous recommande vivement de lire et sur lequel je vous demande vivement de réfléchir car vous verrez, je crois, tout le profit que vous pourrez en tirer) tout un premier chapitre, *Considérations sur une oeuvre*, il s'agit de celle de Lacan.

Alors c'est admirable! Puisque Lacan a pris le soin de dire que vraiment, si on allait lui imputer d'avoir commis une oeuvre, alors vraiment il se sentait le dernier des derniers... Il a dit ça dans, peut être le deuxième ou troisième séminaire avant qu'il ne s'arrête. Parler de "l'oeuvre" lacanienne lui paraissait horrible. Il faudra bien sûr que, par exemple en lisant ce chapitre un, «*Considérations sur une oeuvre*», que vous réfléchissiez sur ce que Lacan a pu réfuter avec ce type de déplaisir, voire de dégoût à l'idée qu'on pourrait lui imputer d'avoir commis une oeuvre et pourquoi une personne aussi informée et avertie que l'auteur de ce bouquin fonce dedans à tout coup, pourquoi il a besoin que ce soit ce qu'il appelle une oeuvre. Donc vous verrez cela...

Et cela rejoint évidemment cette question, débattue dans ce chapitre un, qui est celle de la différence entre le Séminaire et les Écrits et dont vous verrez de quelle manière (et ça aussi, j'apprécierai que vous soyez en mesure de le formuler clairement, et je crois qu'à partir de ce que j'ai évoqué, là, tout de suite, cette distinction devient plus claire, plus nette) cette distinction essentielle se trouve contournée, je crois que c'est le mot. Et pourquoi Lacan disait qu'il n'attendait d'effets que de la parole, et qu'il dit dans l'introduction aux *Écrits*, dans le séminaire sur *La lettre volée*, les effets redoutables des écrits qui, dit-il, s'envolent, il a quelques métaphores très jolies où il fait valoir le caractère fécondant et inséminateur de la parole alors que les écrits s'en vont comme autant de traites folles², les traites évoquent bien entendu ce que vous aurez à en acquitter, à en payer, vous verrez de quelle manière cette distinction radicale chez Lacan se trouvera contournée par l'auteur et de quelle manière. Et sa nécessité de faire ce contournement, ce qu'elle peut avoir pour nous d'instructif et d'enseignant.

Et de nous ramener effectivement à la question de ce qui se transmet. Peut-on dire en effet, comme dans le chapitre que je viens de vous lire, que le signifiant ne transmet rien?

D'abord c'est cliniquement tout à fait faux. Ne serait-ce que puisque le devenir du sujet a bien pour référent, pour moteur, ces signifiants dont il a pu être marqué, dont il a été tamponné, et vous avez évidemment tous les exemples cliniques: prenez celui de Freud et de ce fameux *Glanz* sur le nez où, du changement de langue de l'allemand à l'anglais, le signifiant non seulement se transmet, mais strictement le même, quitte à changer de sens, c'est-à-dire d'«*éclat sur le nez*» à devenir «*coup d'oeil sur le nez*», de

una pregunta que evidentemente resulta interesante-, de dar a esa facultad que él tiene, una expresión figurada como la nuestra.

□

Esto nos lleva además a esa otra consideración, la distinción de los efectos de la palabra y del escrito. Ustedes verán que hay al principio del libro de Jean-Claude Milner (que les recomiendo encarecidamente leer y reflexionar pues verán, creo, todo el beneficio que podrán obtener en ello) un primer capítulo completo, *Consideraciones sobre una obra*, se trata de la de Lacan.

En tal caso es admirable! Puesto que Lacan se tomó el cuidado de decir que realmente, si se le iba a imputar el haber cometido una obra, en ese caso él se sentía el último de los últimos... Dijo eso en, puede ser en el segundo o tercer seminario antes de detenerse. Hablar de "la obra" lacaniana le parecía horrible. Es necesario que, por supuesto al leer ese capítulo uno, *Consideraciones sobre una obra*, reflexionen sobre lo que Lacan pudo refutar con ese tipo de displacer, o sea de asco, la idea de que se le pudiera imputar haber cometido una obra y por qué una persona tan bien informada y prevenida como el autor de este libro arremete a todo golpe, por qué tiene necesidad de que sea lo que él llama una obra. Ustedes verán...

Eso se acerca evidentemente a esa cuestión debatida en el capítulo uno, la de la diferencia entre el Seminario y los Escritos, y en la cual ustedes verán de qué manera (eso también apreciaría que ustedes estén en la medida de formularlo claramente, y creo que a partir de eso que evocé hace un rato, rápidamente esa distinción se hace más clara, más nítida) esa distinción esencial se halla contorneada, creo que esa es la palabra. Y por qué Lacan decía que no esperaba efectos sino de la palabra, lo dice en la introducción de los *Escritos*, en el seminario sobre *La carta robada*. Los terribles efectos de los escritos, los cuales, dice, se alzan en vuelo, hay algunas metáforas muy bonitas en donde hace valer el carácter fecundante e inseminador de la palabra, mientras que los escritos se van como tratas locas [Pag.Fr. 27]; las tratas evocan por supuesto, lo que tendrán que cancelar, pagar, verán de qué manera esa distinción radical en Lacan se halla contorneada por el autor y de qué manera. Y en su necesidad de hacer ese contorneo, lo que puede para nosotros tener de instructivo y de enseñanza.

Llevarnos efectivamente a la pregunta de lo que se transmite. Se puede en efecto decir, como en el capítulo que les acabo de leer, que el signifiante no trasmite nada?

Primero clínicamente es totalmente falso. Aunque sólo fuera porque el devenir del sujeto tiene como referente, como motor, esos significantes con los cuales pudo ser marcado, con los cuales fue taponado, y ustedes tienen evidentemente todos los ejemplos clínicos. Tomen el de Freud y ese famoso *Glanz* en la nariz, donde del cambio de lengua del alemán al inglés, el signifiante no solamente se transmite sino es estrictamente el mismo, incluso si cambia de sentido, es decir, de "resplandor sobre la nariz" a convertirse en "ojeada sobre la nariz", de *Glanz* a convertirse en inglés *glaunce*. Está claro que lo que endosamos a nuestra progenitura es nada menos que un cierto número de significantes. Entonces decir que el signifiante no transmite nada es una proposición tan singular...

Glanz à devenir en anglais glance. Il est tout à fait clair que ce que nous refilons à notre progéniture, c'est, pas moins, un certain nombre de signifiants. Alors dire que le signifiant ne transmet rien, c'est une proposition tellement singulière...

Mais ceci dit, que voulait dire Lacan quand il disait à propos de l'enseignement que «seul le mathème est ce qui se transmet intégralement»? Alors sans doute faudrait-il, pour expliquer cette éventuelle possibilité, la formule du fantasme, $\$ \diamond a$.

Il est évident que ou bien ça se transmet intégralement, ou bien ça ne se transmet pas si j'en enlève quelque chose... Ça se transmet intégralement.

α

Pour comprendre cela, il faudrait revenir à ce qu'aborde Milner dans ce livre —d'une manière, je dirais, dramatiquement intéressante— la question de la science.

Vous verrez, il avance un certain nombre de propositions, «le sujet de l'inconscient, c'est le sujet de la science», «le scientisme de Freud», et la façon dont Lacan a estimé que si le sujet de l'inconscient, c'est le sujet de la science, la psychanalyse avait à être elle-même scientifique. Ce livre vous donnera l'occasion d'affirmer votre jugement et vos propres positions à propos justement de clivages et de choix délicats, c'est donc à cet égard un livre éminemment enseignant, il apprend beaucoup de choses. Et en particulier, vous verrez ce que dit Milner à propos de la science et finalement son embarras à la caractériser puisque la science commencerait donc avec Galilée, c'est-à-dire la mathématisation de l'univers.

La difficulté pour la psychanalyse serait, si on lit bien Milner, que celle-ci viendrait substituer à cette quantification (le monde avec la science perd justement ses fameuses qualités pour ne plus devenir que quantifié), la psychanalyse en reviendrait à cette fameuse littéralité qui, d'une certaine manière viendrait réintroduire la qualité là où la science l'avait chassée, l'avait exclue.

Mais, posons la question: pouvons-nous dire que la science effectivement commence à Galilée? Même si, comme le rappelle Milner citant Koyré pour qui la science daterait de la coupure entre monde antique et univers moderne et cette coupure serait celle du christianisme. Moi je vous poserai la question de la façon suivante, est-ce que cela voudrait dire que les Grecs ignoraient la science? Qu'ils n'avaient pas d'idée de la science? Moi, je dois vous dire que ça me paraît une assertion un peu rude! Et pas seulement parce qu'ils en apparaissent quand même, et bien plus que le christianisme, comme les grands inventeurs et qu'ils sont allés, après tout, fort loin... Qu'est-ce que nous donnerions, nous, comme définition de la science? Qu'est-ce qui est scientifique et qu'est-ce qui ne l'est pas?

Alors, moi, je vais vous proposer une définition et peut-être voudrez-vous me dire si je me trompe, ou si vous en avez dans la poche une meilleure: la science, c'est ce postulat que le monde est organisé par un savoir qui ne doit son efficace qu'à sa consistance. C'est-à-dire nullement à l'intervention de quelque Créateur, mais à rien d'autre qu'à l'agencement qui donne consistance à la syntaxe, si vous voulez, à ce savoir. Et ce savoir, il m'est possible, j'ai la faculté d'en prendre connaissance, cela m'est donné, cela m'est possible. Et ce type de dispositif me commande, pas

Pero dicho esto, qué quería decir Lacan cuando decía a propósito de la enseñanza que "sólo el matema es lo que se transmite íntegramente"? Entonces sin duda sería necesario, para explicar esa eventual posibilidad, la fórmula

del fantasma, $\$ \diamond a$. Es evidente que o bien eso se transmite íntegramente o bien eso no se transmite si quito algo... Ello se transmite íntegramente.

α

Para comprender eso, sería necesario volver a lo que aborda Milner en ese libro —de una manera, diría yo, dramáticamente interesante—, la cuestión de la ciencia.

Ustedes verán, avanza un cierto número de proposiciones, "el sujeto del inconsciente, es el sujeto de la ciencia", "el cientismo de Freud", y la forma en que Lacan estimó que si el sujeto del inconsciente, es el sujeto de la ciencia, el psicoanálisis mismo debía ser científico. Ese libro les dará la oportunidad de afirmar el juicio de ustedes y sus propias posiciones, justamente, en relación a clivajes y elecciones delicadas; con respecto a esto, es un libro eminentemente aleccionador, enseña muchas cosas. Y en particular, verán lo que dice Milner a propósito de la ciencia, y finalmente su aprieto para caracterizarla, puesto que la ciencia comenzaría con Galileo, es decir con la metematización del universo.

La dificultad para el psicoanálisis sería, si se lee bien a Milner, que éste vendría a sustituir esa cuantificación (el mundo con la ciencia pierde justamente sus famosas cualidades para no devinir sino una cantidad), el psicoanálisis llegaría a esa famosa literalidad la que, de cierto modo, vendría a introducir de nuevo la cualidad allí donde la ciencia la había expulsado, la había excluido.

Pero planteemos la pregunta: podemos decir que la ciencia efectivamente comienza con Galileo? Aún cuando, como lo recuerda Milner al citar a Koyré, para quien la ciencia dataría del corte entre el mundo antiguo y el universo moderno y ese corte sería el del cristianismo. Yo les plantearía la pregunta de la siguiente manera: querrá eso decir que los griegos ignoraban la ciencia? Que no tenían una idea de la ciencia? Yo les diría que eso me parece una aseveración un tanto áspera! Y no solamente porque ellos aparecen, a pesar de todo y aún más que el cristianismo, como los grandes inventores y que llegaron después de todo, muy lejos...

Qué definición daríamos nosotros como definición de la ciencia? Qué es científico y qué no lo es?

Entonces, yo les voy a proponer una definición y quizás ustedes quieran decirme si me equivoco o si tienen una mejor en el bolsillo. La ciencia es este postulado: el mundo está organizado por un saber, el cual no debe su eficacia sino a su consistencia. Es decir, de ningún modo a la intervención de algún Creador, sino a ninguna otra cosa que a la disposición que da consistencia a la sintaxis, si ustedes quieren, en ese saber. Y ese saber, me es posible, tengo la facultad de tomar conocimiento de él, eso me es dado, eso me es posible. Ese tipo de dispositivo me gobierna, no menos, a mí mismo. Me parece que esa definición de la ciencia puede ser retenida provisionalmente. En todo caso, me gustaría que ustedes me propusieran contra-ejemplos.

Entonces, allí donde hay corte con Galileo —vuelvo a tomar del todo lo que dice Lacan— es cuando los significantes

moins, moi-même. Il me semble que cette définition de la science peut provisoirement être retenue. En tous cas, j'aimerais que vous m'en proposiez des contre-exemples.

Alors, là où il y a coupure -et ça, je reprends là tout à fait ce que dit Lacan- avec Galilée, c'est quand sont venus se substituer aux signifiants supposés supporter et organiser ce savoir -non pas, dit Lacan, la mathématisation galiléenne- mais les petites lettres en tant qu'elles s'avéraient du même coup le support de toutes les valeurs que leur agencement était susceptible de leur faire supporter. C'est de cette manière-là que Lacan introduit l'entrée dans le champ de la science, avec la formalisation de la logique, qui a quand même commencé avec les Grecs, la substitution d'une lettre à une séquence ou à un signifiant, les Grecs n'en étaient pas loin; mais ils se sont trouvés arrêtés là, coincés là. Et c'est pourquoi Lacan dira que ces fameux Juifs, toujours eux, encore eux, se trouvaient d'emblée -je dirais de par leur atavisme- plongés de plein corps ou de plein cœur dans le jeu de la science à partir du moment où leur analyse du texte sacré se faisait, se fait toujours pour eux par une analyse littérale venant effectivement accorder à ces diverses lettres des valeurs. Qui sont quoi? Celles justement que la lettre acquiert dans une autre chaîne dans laquelle elle a été prise et qui vient donc, à ce moment-là, être tissée, mêlée à la chaîne considérée, donc qui vient modifier et transformer la valeur initiale. C'est à cela en tous cas que Lacan attribue ce qu'il estime être ce plain-pied des Juifs avec la science...

Donc vous verrez que, non seulement sur la question de la parole et de l'écrit, puisque maintenant, il faudrait que nous en revenions à la question de savoir pourquoi la parole est susceptible d'être fécondante, et pour reprendre, filer la métaphore, de dire éventuellement pourquoi elle peut soutenir un séminaire...

Alors que l'écrit, vous ne saurez jamais ce que ça devient.

Il y a même une étrange question: est-ce que nous connaissons jamais le sort heureux rencontré par un écrit? C'est absurde de poser la question comme ça, mais après tout, je me dis qu'elle mériterait d'être posée, est-ce qu'on en connaît un seul, un écrit dont on pourrait dire "tiens! celui-là, il a eu vraiment des effets heureux"?

Allez-y, dites-moi lequel (à part mes séminaires...).

Me X: Vous l'avez dit vous-même, la *Traumdeutung*!

C. M.: la *Traumdeutung*...?

G. Pariente: Évariste Galois qui a été redécouvert par Poincaré je ne sais pas combien de temps après sa mort.

C. M.: Et alors, pourquoi serait-ce un effet heureux?

G. P.: Parce qu'il était mort!

C. M.: Je ne vois pas...

G. P.: Il ne pouvait plus le lire, enfin, il n'était plus là!

C. M.: Et... vous pensez que les Écrits de Lacan vont avoir un effet heureux maintenant qu'il est mort? C'est une question, moi je trouve que c'est une question. Est-ce que nous avons, d'un seul écrit, l'exemple que vraiment cet écrit-là, on peut dire qu'il a eu des conséquences heureuses?

M. David: Vie par vie, oui! Si on prend sa propre vie, moi dans ma vie, il y a des livres qui ont eu des conséquences heureuses...

supuestos soportar y organizar ese saber, vienen a ser sustituidos, no por la matematización galileica, dice Lacan, sino por las letras, en tanto ellas se revelarían al mismo tiempo como el soporte de todos los valores que su disposición fuera susceptible de hacerles sostener. Es de esta manera que Lacan introduce la entrada en el campo de la ciencia, con la formalización de la lógica, la cual a pesar de todo, comenzó con los griegos, por la sustitución de una letra en una secuencia o en un signifiante, los griegos no estaban lejos; pero se quedaron detenidos ahí, atrapados ahí. Por eso Lacan dirá que, esos famosos judíos, siempre ellos, de nuevo ellos, se encontraban de golpe sumergidos -yo diría por su atavismo- de cuerpo entero o de corazón entero en el juego de la ciencia, a partir del momento en que su análisis del texto sagrado se hacía, se hace siempre, con un análisis literal que viene efectivamente a acordar valores a esas diversas letras. Cuáles valores? Justamente los que la letra adquiere en otra cadena, en la cual fue tomada y que viene entonces en ese momento, a ser tejida, mezclada en la cadena considerada, la que viene pues a modificar y a transformar el valor inicial. En todo caso, es por eso que Lacan atribuye lo que él estima ser ese mismo nivel de los judíos con la ciencia...

Verán entonces no solamente sobre la cuestión de la palabra y el escrito, puesto que ahora, es necesario que volvamos a la pregunta de saber por qué la palabra es capaz de ser fecundante, y para retomar, hilar la metáfora, de decir eventualmente por qué ella puede sostener un seminario...Mientras que el escrito, ustedes no sabrán nunca en qué se convierte eso.

Hay aún una extraña pregunta: conocemos alguna vez la feliz suerte que encuentra un escrito? Es absurdo plantear la pregunta así, pero después de todo, me digo que vale la pena plantearla, se conoce uno sólo, un escrito del cual se pudiera decir, "Caramba! ese de ahí tuvo realmente efectos felices"?

Adelante, díganme cuál (a parte de mis seminarios...).

Sra. X: Usted mismo lo dijo, la *Traumdeutung*!

C.M.: la *Traumdeutung*...?

G.Pariente: Evariste Galois quien fue redescubierto por Poincaré no sé cuánto tiempo después de su muerte.

C.M.: Y entonces, por qué sería ese un efecto feliz?

G.P.: Porque estaba muerto!

C.M.: No veo...

G.P.: Ya no podía leerlo, en fin ya no estaba!

C.M.: Y...usted piensa que los Escritos de Lacan tendrán un efecto feliz ahora que él está muerto?

Es una pregunta, yo creo que es una pregunta. Tenemos el ejemplo de un sólo escrito del que realmente se pueda decir que ha tenido consecuencias felices?

M. David: Vida por vida, sí. Si se toma la propia vida, en mi vida hay libros que han tenido consecuencias felices...

C.M.: eso...eso es lo que usted dice!

M.D.: Que me han traído felicidad y que me han...

C.M.: Escuche, traer felicidad, es otra cosa!

Sra. Y: Joyce, quizás, no?

C. M.: Ça, c'est vous qui le dites!

M. D.: Qui m'ont apporté du bonheur et qui m'ont.

C. M.: Écoutez, apporter du bonheur, c'est autre chose!

Me Y.: Joyce, peut-être, non?

C. M.: Ah oui! Il a eu des effets heureux: toute la bande de parasites venus se nourrir de Joyce comme nous aurons maintenant, évidemment, la même bande de parasites sur Lacan! Et qu'est-ce qu'on en aura? Moi, j'aimerais qu'un jour ici, on commence à écrire le texte qui aura des effets heureux, que vous montriez comment ça doit être. Évidemment vous n'osez pas citer... Je ne sais pas, moi, prenez des textes aussi bien de philosophes...

J. Delorenzi: Ça dépend si vous faites une différence entre effets heureux et jubilation!

C. M.: Ah oui! Je ne parle pas de jubilation! La jubilation, ce n'est pas un effet heureux c'est un spasme.

Me Y.: Et la poésie?

C. M.: Mais la poésie, ça n'a pas des effets heureux, ça a des effets hygiéniques! C'est l'hygiène de l'esprit la poésie.

J. D.: Et la grammaire de Damourette et Pichon?

C. M.: Aaah... la grammaire de Damourette et Pichon! Je n'y aurais pas pensé... Est-ce que vous avez essayé de vous la taper? Il faut s'accrocher, hein!

Ceci étant, je suis chargé de vous dire que: le jeudi 30 Mars, le dernier jeudi du mois à 20H00, à la fameuse librairie Thierry Garnier, rue de Vuagirard, il y aura un débat consacré au numéro 1 du J.F.P.

[brouhaha]

Ah, moi, je lis ce qui est écrit, alors, pardonnez-moi! c'est écrit, je me fous du reste! Alors donc, je lis:

Le numéro 1, consacré au traumatisme, avec la contribution du Docteur Lionel Bailli...

[brouhaha et rires]

Pardon! J'ai pris l'habitude de lire trop vite.

Discussion sur le numéro 2 qui porte sur les toxicomanies, et qui vous le verrez, est assez original (et avec des photos... sensationnelles, plus fortes que les précédentes!), le jeudi 30 mars à 20 heures et le vendredi 7 avril, à l'amphithéâtre Magnan, de 20 heures à 22 heures, il y aura sur le numéro 1 le docteur Lionel Bailli qui parlera de la clinique des enfants dans la guerre avec Jean Bergès, le docteur Lionel Bailli étant, si je ne me trompe pas, celui qui doit succéder à Jean Bergès dans le service, ici.

Donc, commencez donc, en attendant le mois prochain, à écrire le texte salvateur...

C.M.: Ah si! Ha habido efectos felices: toda la banda de parásitos que llegaron a nutrirse de Joyce como tendremos ahora, evidentemente, la misma banda de parásitos sobre Lacan! Y qué tendremos? Me gustaría que aquí, un día se comience a escribir el texto que tendrá efectos felices, que ustedes muestren cómo debe ser eso. Evidentemente no se atreven a citar. No sé yo, tomen los textos también de filósofos.

J.Delorenzi: Eso depende de si usted hace una diferencia entre efectos felices y júbilo!

C.M.: Ah si! no hablo de júbilo! El júbilo no es un efecto feliz es un espasmo...

Mme.Y: Y la poesía?

C.M.: Pero la poesía, eso no tiene efectos felices, eso tiene efectos... higiénicos! La poesía es la higiene del espíritu.

J.D.: Y la gramática de Damourette y Pichon?

C.M.: Aaah... la gramática de Damourette y Pichon! No habría pensado en ella... Ha intentado usted zampársela? Hay que agarrarse, hem!

Siendo así, estoy encargado de decirles que: el jueves 30 de marzo, el último jueves del mes, a las 20H00, en la famosa librería Thierry Garnier, calle de Vuagirard, habrá un debate consagrado al Número 1 del Journal Français de Psychiatrie.

[algarabía]

Ah, yo leo lo que está escrito, entonces perdonenme! está escrito, el resto no me importa! Entonces pues, leo:

El número uno, consagrado al traumatismo, con la contribución del Doctor Lionel Bailli...

[algarabía y risas]

Perdón! Tomé el hábito de leer demasiado rápido...

Discusión sobre el número 2 que trata sobre las toxicomanías, y que ustedes verán, es bastante original (y con fotos... sesacionales, más fuertes que las anteriores!), el jueves 30 de marzo a las 20H00 y el viernes 7 de abril, en el anfiteatro Magnan, de 20H00 a 22H00, habrá sobre el número 1 el doctor Lionel Bailli quien hablará de la clínica de niños en la guerra con Jean Bergès, el doctor Lionel Bailli es, si no me equivoco, quien debe suceder a Jean Bergès en el servicio, aquí [Hospital Sainte Anne].

Entonces, comiencen pues, en espera del mes próximo, a escribir el texto salvador...

Notas:

1. Ed. Seuil, Paris, 1995.

2. N.d.T. "Tomber dans les dessous", es una frase de difícil traducción al español sobre todo para resaltar el sentido de la Unterdrückung o supresión en el que Charles Melman la utiliza. Proponemos por el momento "caer en las intencionalidades".

Notes:

1. Éditions du Seuil, 1995